

Éliane Pamart

## La féminité de Freud à Lacan \*

Quel enjeu quand un homme rencontre une femme ? Ou, autre manière de le formuler : comment un homme peut-il aimer sexuellement une femme ? Quel enjeu pour qu'ils aient quelques chances de s'y retrouver l'un et l'autre ?

L'idée de ce séminaire est de partir des écrits de Freud, tels qu'il les a élaborés de sa clinique, et de les éclairer avec Lacan, là où Freud a laissé en suspens sa question fondamentale du « Was will das Weib ? », soit « Que veut la femme ? »

La réponse freudienne est celle bien connue du *Penisneid* et il n'envisagera aucune autre possibilité pour une femme que d'y accéder en passant par sa rencontre avec un homme, récupérant alors le phallus, en ayant un enfant garçon. Dans ses trois voies de la féminité telles qu'il les présente dans son texte de 1931 et 1932, seule celle de la maternité est qualifiée de « vraie voie ou voie normale » vers la féminité. La première est un refus de la sexualité et la deuxième, loin d'être la panacée pour Freud, relèverait plutôt de la revendication phallique.

Nous allons reprendre cette question en tenant compte du discours social de son époque qui véhiculait ces préjugés, discours qui n'est plus le même aujourd'hui avec cette notion de parité qui ouvre aux femmes d'autres mises phalliques que celle de la maternité. Si Freud faisait appel à la science pour en dire plus sur la féminité, sans doute n'avait-il pas imaginé que la science puisse leur donner accès à la maternité sans en passer par un homme. En effet, il termine son enseignement en soulignant que la féminité reste pour lui un « continent noir », ce qui montre bien qu'il n'avait pas résolu son énigme

\* Intervention du 4 octobre 2011 dans le cadre des soirées de l'Atelier de psychanalyse à Rennes (EPFCL-France).

et qu'il pressentait que quelque chose échappait à sa théorie phallogénocentrique.

En 1932, dans son dernier texte sur « La féminité », il fait appel aux poètes et aux scientifiques de l'avenir pour répondre à sa question et il conclut : « C'est assurément incomplet et fragmentaire » et termine son article de la manière suivante : « Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, interrogez vos propres expériences de la vie, ou adressez-vous aux poètes, ou bien attendez que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents <sup>1</sup>. »

### **Le cheminement de Freud vers la féminité**

Freud avancera pas à pas de 1923 à 1932 avec cinq textes différents qui sont exemplaires pour les déplacements d'accent de l'un à l'autre, et les oublis corrélatifs.

1923, « L'organisation génitale infantile », dans *La Vie sexuelle*.

1924, « La disparition du complexe d'Œdipe ».

1925, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes ».

Ces trois premiers textes portent exclusivement sur la question de la castration, les deux derniers sur la féminité.

1931, « Sur la sexualité féminine ».

1932, « La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*.

Lacan parlait du « scandale » du discours analytique, parce que celui-ci était incapable d'aborder de manière spécifique la féminité ; les psychanalystes, sur les traces de Freud, persistent à penser la féminité en se référant systématiquement à l'homme. Lacan dira que ce scandale se redouble d'être « étouffé » au sein même de la communauté analytique, qui n'échappe pas aux préjugés sexués, encore bien tenaces de nos jours.

La construction de l'Œdipe a permis à Freud de rendre compte de l'attrait entre les sexes, de la vie amoureuse, tout en déduisant la féminité du complexe d'Œdipe chez le garçon. Ainsi, depuis la découverte freudienne, la référence à l'instinct est caduque pour expliquer

1. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences*, Paris, PUF, 1932, p. 181.

la reproduction des corps, expérience à laquelle les humains ne répugnent pas encore en dépit des nouvelles techniques que la science moderne commence à nous proposer.

Si l'inconscient fait fi de la biologie et qu'il situe le vivant dans le morcellement des pulsions partielles comme Freud l'a découvert – orale, anale, scopique et invocante –, comment s'instaure la norme hétérosexuelle, sachant qu'en matière d'amour, soit la relation d'objet, le choix narcissique au semblable est premier ?

Avec Lacan nous pouvons formuler cela autrement : comment le sujet, qui est un produit du langage et de ce fait un manque à être, peut-il s'engager à accomplir les finalités de la vie, alors que le langage, par définition, dénature les instincts ?

La conception de l'Œdipe freudien permet de répondre à cette question puisque dans l'inconscient, c'est-à-dire dans le discours en général, la différence anatomique est réduite à l'avoir phallique, elle est ainsi « significantisée », alors que les pulsions partielles sont déssexualisées.

À la question : comment un homme peut-il aimer une femme ?, Freud répond de la manière la plus logique et la plus simple : en renonçant à la mère et à la jouissance qui s'y rapporte, c'est-à-dire par une castration de jouissance. Il y a donc un au-delà de l'Œdipe, que Lacan formalise en se référant à la logique pure du langage. L'inconscient, qui tient au langage, relève donc de sa logique, qui règle la jouissance vivante des corps (il dira aussi : « Le corps c'est le lieu de l'Autre »).

Ainsi, Lacan reformule la différence des sexes par cette opposition de deux logiques, celle du tout phallique et celle du pas-tout phallique, avec ses deux corollaires de jouissances, l'une phallique et l'autre supplémentaire.

Lacan questionne, critique l'Œdipe, mais au terme de « L'étourdit », en 1972, il le logifie en un ensemble qui englobe le tout avec son schéma de la sexualité ; ce dernier s'appuie sur l'Œdipe, qui s'origine lui-même de *Totem et tabou*. Lacan ne réfute pas l'Œdipe, il le maintient mais en réduit la portée. Il donne la version définitive de cette logique dans son séminaire *Encore* en 1973, avec son schéma de la sexualité.

Cette logique concerne l'Œdipe à condition d'y reconnaître qu'elle fait l'homme « tout homme », à partir de cette grande loi de la castration du « totem et tabou », où seul le père peut jouir de toutes les femmes – c'est l'exception qui universalise la castration – mais ne lui laisse, de ce fait, au regard de la jouissance, que celle dite phallique, qui est limitée, discontinuée, comme le signifiant lui-même. Avec Lacan, ce qui mérite d'être dit femme relève d'un au-delà de l'Œdipe.

Dans « L'étourdit », il réfute l'Œdipe mais en tant que mythe qui est une comédie du « Père-Orang, du pérorant Outang<sup>2</sup> », pour le réduire à la seule logique de la castration, logique qui ne règle pas tout le champ de la jouissance, jouissance qui ne passe pas par le Un-phallique et qui reste réelle, hors symbolique. Ainsi, dire que la femme n'existe pas, c'est admettre qu'elle n'est qu'un des noms de cette jouissance réelle.

Mais Lacan a tout d'abord maintenu l'orientation freudienne. Pour illustrer son pas résolument freudien, voici ce qu'il écrit en 1958 : « On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud, dans la structuration dynamique des symptômes [...], dans la régulation du développement – à savoir l'installation dans le sujet d'une position inconsciente sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe, ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle, voire accueillir avec justesse ceux de l'enfant qui s'y procré<sup>3</sup>. » Le couple hétérosexuel et la maternité sont ici réglés par une identification idéale conditionnée par le complexe de castration.

Si Lacan reste freudien dans ses premiers développements, ceux qui correspondent à ses textes de 1958, notamment « La signification du phallus » et « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », il devient plus novateur à partir des années 1972 et 1973 avec *Encore*. Notons toutefois que les formules logiques de la sexuation n'objectent en rien au phallogocentrisme de l'inconscient ; Freud et Lacan se retrouvent sur ce point.

Voyons la démonstration de Freud avec les trois textes précités.

La révélation de son texte de 1923 sur « L'organisation génitale infantile » concerne « le primat du phallus » pour les deux sexes,

2. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.p.457

3. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685.

même si Freud précise qu'il ne peut décrire cet état de chose que chez l'enfant mâle, à défaut de sa connaissance des mêmes processus chez la petite fille.

Notons que le génie de Freud l'a conduit à édifier sa théorie phallogénique en dépit des critiques, du mépris de ses contemporains, c'est-à-dire du discours social de son époque, y compris chez les analystes qui l'entouraient, creusant ainsi le lit de la protestation pour certains de ses disciples, qui ont alors évincé ou minimisé dans leur pratique l'idée même de la castration, tels Ferenczi, Jung, Rank pour les plus connus.

Ce texte aurait pour but de réparer une négligence dans le domaine du développement de la sexualité infantile et amène l'auteur à retracer la composition de sa théorie générale de la sexualité depuis les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* en 1905, où il recense les acquis pour y intégrer un nouvel élément.

Il rappelle qu'au début l'accent portait sur la différence fondamentale entre la vie sexuelle des enfants et celle des adultes, différence qui rend la psychanalyse scandaleuse. Par la suite, il développe les organisations pré-génitales de la libido, où il note une instauration diphasique du développement sexuel, ponctuée par la période dite de latence.

Finalement, ce qui retient son intérêt, c'est l'investigation sexuelle infantile vers la cinquième année, dont l'issue se rapprocherait de la forme achevée de la sexualité de l'adulte, dans la mesure où il repère que le choix d'objet est déjà bien déterminé dans l'enfance et correspond à celui effectué après la puberté. C'est ainsi qu'il conclut la dernière édition de la théorie de la sexualité en 1922.

En 1923, Freud ne se satisfait plus de cette conclusion et remarque qu'il existe une bien plus grande proximité que le choix d'objet, l'intérêt dominant pour les organes génitaux et l'activité liée existent déjà, pour les deux sexes, seul l'organe mâle joue un rôle. « Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus <sup>4</sup>. »

Une fois cette conclusion émise, qui ne concerne que le garçon, Freud reprend le développement de l'investigation sexuelle infantile

4. S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1982, p. 114.

en faisant valoir les effets d'après-coup indispensables à l'enfant pour qu'il admette la différence des sexes.

Si le petit garçon perçoit la différence entre les hommes et les femmes, il n'établit pas pour autant une réelle diversité de leurs organes génitaux. « Cette partie du corps facile à exciter, qui se modifie et qui est si riche en sensations occupe au plus haut point l'intérêt du garçon et assigne constamment de nouvelles tâches à sa pulsion d'investigation <sup>5</sup> », comme chez le petit Hans.

Ainsi, passer de l'universalisation de la possession de l'organe masculin – tous l'ont – à l'exception – pas tous ne l'ont –, puisque « certains êtres féminins en sont privés », est une étape primordiale mais difficilement intégrée, qui doit trouver une justification. À la vue du manque de pénis, le garçon nie et croit en voir un malgré tout ; il a bien été là, puis a été enlevé. Le manque de pénis est donc conçu comme le résultat d'une castration, conséquence d'une punition.

Freud précise que l'enfant se trouve confronté à la relation de la castration avec sa propre personne, dès lors que la représentation d'une perte est reliée à l'organe génital masculin. Il écrit : « L'on ne peut apprécier à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survie à la phase du primat du phallus <sup>6</sup>. »

Dans un premier temps, l'enfant croit que seules certaines femmes sont castrées, celles qui comme lui se sont rendues coupables de quelques interdits ; les femmes respectables comme sa mère restent longtemps pourvues du phallus.

La reconnaissance que la mère elle-même est châtrée s'effectue lorsqu'il comprend que seules les femmes enfantent, ce qui la dessaisit du pénis. À ce stade de l'organisation génitale infantile, il y a bien un masculin, mais pas de féminin, et la polarité sexuelle ne se formule pas en masculin et féminin, mais en organe génital mâle ou châtré.

Relevons au passage cette conclusion extrêmement précise où Freud distingue déjà le masculin comme sujet désirant, détenteur de l'instrument du désir, du féminin comme objet du désir, dans cette phrase : « Le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession

5. *Ibid.*, p. 114.

6. *Ibid.*, p. 115.

du pénis ; le féminin perpétue l'objet et la passivité <sup>7</sup>. » Lacan les désignera comme « les tenants du désir » et « les appelants du sexe », puis reformulera cela en 1975, en situant dans la relation amoureuse qu'une femme est l'objet cause de désir, objet de sa jouissance, puis un symptôme « pour qui est encombré du phallus <sup>8</sup> ». Autre manière de décaper le ravalement freudien de la vie amoureuse...

Le texte suivant, « La disparition du complexe d'Œdipe », de 1923, prend également appui sur les effets d'après-coup et tente d'articuler la menace de castration et la sortie de l'Œdipe.

Le complexe d'Œdipe apparaît comme le phénomène central de la période sexuelle de la première enfance, avant de disparaître en succombant au refoulement auquel le temps de latence succède. Mais Freud s'interroge sur les raisons de cette disparition, qu'il associe à la survenue de douloureuses déceptions.

Il note que « la petite fille qui veut se considérer comme celle que son père aime le plus subit inévitablement un jour ou l'autre une dure punition de la part de son père et se voit chasser de tous les paradis <sup>9</sup> ». Quant au garçon, qui considère sa mère comme sa propriété, il fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu. L'absence de la satisfaction espérée, l'incessante frustration de l'enfant conduiraient le petit amoureux à se détourner de son penchant sans espoir, ce qui ferait sombrer le complexe d'Œdipe.

L'article de 1923 prend comme point de départ le choc de la découverte du manque d'organe masculin chez la fille ; il fait partie d'une série de pertes dont l'enfant aurait eu à se faire une idée, comme le retrait du sein maternel, première de la série des pertes.

L'observation de l'organe génital féminin est celle qui finit par briser l'incroyance de l'enfant : « [...] la perte de son propre pénis est devenue elle aussi une chose qu'on peut se représenter, la menace de castration parvient après coup à faire effet <sup>10</sup> ».

L'autre remarque concerne le caractère doublement orienté de l'Œdipe. Avant que la menace de castration prenne effet, l'enfant avait

7. *Ibid.*, p. 116.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, R.S.I., 1974-1975*, inédit, leçon du 21 janvier 1975.

9. S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923), dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 117.

10. *Ibid.*, p. 119.

deux possibilités de satisfaction, l'une active, où il prenait la place du père, l'autre passive, où il s'identifiait à la mère. De surcroît, il n'avait pas encore eu l'occasion de douter de l'existence du pénis chez la femme. « L'acceptation de la possibilité de la castration, l'idée que la femme est castrée, mettait alors un terme aux deux possibilités de la satisfaction dans le cadre du complexe d'Œdipe. Toutes deux comprenaient, en effet, la perte du pénis : l'une, la masculine, comme conséquence de la punition ; l'autre, la féminine, comme présupposition <sup>11</sup>. »

Si la satisfaction amoureuse œdipienne doit coûter le pénis, alors l'enfant en arrive nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissique pour son organe privilégié et l'investissement libidinal des objets parentaux. Ainsi, l'acceptation de la possibilité de la castration, l'idée que la femme est châtrée met un terme aux deux possibilités de satisfaction.

La nouveauté dans ce texte concerne l'extrême précision du désir œdipien du petit garçon ; Freud met en évidence que la satisfaction est également attendue du père, y compris chez le garçon, qui veut « se faire aimer par le père <sup>12</sup> », et que sa première rencontre du manque de pénis dans l'image du corps de l'autre féminin, qui pouvait être déniée jusque-là, s'articule à la menace de castration du corps propre, par le biais de la castration maternelle.

Donc, l'idée de la différence des sexes implique que, d'être soi-même aimé comme une femme, ou à la place de la mère, on appartient, comme elle, à cette classe des êtres châtrés. Lacan ne cessera de montrer ce lien entre l'amour et l'être châtré : « Quand un homme aime, c'est en tant que femme, c'est-à-dire châtré, sujet au manque comme la femme, car pour ce qui est de son être d'homme, il ne comprend rien à l'amour, parce qu'il se suffit de sa jouissance <sup>13</sup> ».

À ce stade, Freud évoque alors « le refoulement » de l'Œdipe, qui interrompt le développement sexuel de l'enfant ; il note même qu'idéalement il correspond à une destruction, voire à une suppression du complexe.

Freud convient que ces observations concernent exclusivement l'enfant masculin et s'interroge sur la fille. Il constate dans un premier

11. *Ibid.*, p. 120.

12. *Ibid.*, p. 119.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent, 1973-1974*, inédit.

temps qu'à la vue de l'organe viril du petit garçon apparaît chez la petite fille un sentiment de préjudice. Elle se console en espérant obtenir un jour, en grandissant, un appendice aussi grand que celui du garçon : c'est ainsi que Freud repère « le complexe de masculinité de la femme <sup>14</sup> », qui s'accompagne d'un certain déni du caractère sexuel définitif du manque de pénis. Elle pense qu'elle a possédé autrefois un même membre que le garçon, puis qu'elle l'aurait perdu par castration ; en revanche elle n'étend pas cette conclusion aux femmes adultes.

Pour la première fois, dans ce texte de 1923, Freud énonce la différence entre les sexes de la manière suivante : « La fille accepte la castration comme un fait déjà accompli, tandis que ce qui cause la crainte du garçon est la possibilité de son accomplissement <sup>15</sup>. »

Cette différence fondamentale en amène une autre tout aussi précieuse quant à la formation du surmoi : « S'il faut mettre hors de cause l'angoisse de castration, c'est aussi un motif puissant d'édification du surmoi et de démolition de l'organisation génitale infantile qui fait défaut. Ces modifications paraissent être bien plus que chez le garçon un résultat de l'éducation, de l'intimidation extérieure qui menace de la perte de l'amour <sup>16</sup> » – et n'oublions pas que Freud fait de la perte d'amour un équivalent de l'angoisse de castration pour une femme.

« Le renoncement au pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation. La fille glisse – on devrait dire, le long d'une équation symbolique – du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est alors lentement abandonné parce que ce désir n'est jamais accompli <sup>17</sup>. »

Dans son texte de 1925, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », Freud confie une urgence qu'il aurait à communiquer, « un résultat de la recherche », dont il ne peut attendre la confirmation, mais que « certains collaborateurs

14. S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe » *op. cit.*, p. 121.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 122.

zélés » pourraient prendre à leur charge. Il écrit : « Nous avons toujours pris pour objet l'enfant de sexe masculin, le petit garçon. Nous pensions qu'il doit en aller de même pour les petites filles, quoique, d'une certaine manière, différemment. On ne pouvait alors clairement constater où se révèle cette différence au cours du développement<sup>18</sup> » de la vie sexuelle. Ainsi, le parallélisme entre les sexes n'est qu'un préjugé, qui se savait avant même d'être découvert, clairement.

Freud situe le complexe d'Œdipe comme la première station que l'on reconnaît d'une façon certaine chez le petit garçon ; sa satisfaction doublement orientée, passive et active, avec son identification au père tendre, constituerait la préhistoire de cet Œdipe masculin.

Ce qui apparaît clairement, et depuis longtemps, déjà dans « Pour introduire le narcissisme » en 1914, c'est que la mère reste pour les deux sexes le premier objet d'amour originaire et que le choix d'objet se fait par étayage sur la satisfaction des besoins vitaux.

La nouveauté de ce texte porte sur l'intérêt que Freud accorde à l'entrée de l'Œdipe, son début, ce qui le précède et non plus exclusivement à sa sortie. Ainsi, il convient que « le complexe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon<sup>19</sup> ». Il s'interroge sur la préhistoire de cette relation œdipienne qu'elle établit avec son père après avoir renoncé à son premier objet d'amour que constitue la mère.

Contrairement au garçon, dont la première station s'avère aisément reconnaissable, le complexe d'Œdipe de la petite fille apparaît en trompe l'œil ; il a une « apparence fallacieuse ». Les analystes avaient bien relevé le fort lien au père, dont le comble était d'avoir un enfant de lui ; cela devient une « réalité élémentaire », indécomposable, qui montre que « le complexe d'Œdipe a ici une longue préhistoire et est une formation en quelque sorte secondaire ».

En effet, le désir d'enfant du père est une manifestation typique de l'Œdipe féminin, soit l'aboutissement d'un long parcours, qui commence avec l'autoérotisme du stade oral, pour terminer sur le changement du choix d'objet, le père à la place de la mère, ce que Freud avait déjà repéré dans son précédent texte, comme manifestation

18. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 124.

19. *Ibid.*, p. 126.

du complexe de castration où l'envie du pénis prend une importance décisive. Pour lui, ce *Penisneid* explique aussi bien le complexe de masculinité, où la fille espère jusqu'à une époque incroyablement tardive devenir semblable aux hommes, que le détachement de la mère, qui est rendue responsable de ce préjudice.

« Les conséquences psychiques de l'envie du pénis, dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité, sont multiples et ont une grande portée. Un sentiment d'infériorité s'installe, tout comme une cicatrice, chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique <sup>20</sup>. »

Autre conséquence de l'envie du pénis : le relâchement de la relation tendre à la mère en tant qu'objet, mère qui est toujours rendue responsable de ce manque de pénis. Freud note également qu'après la découverte de ce préjudice, la petite fille manifeste fréquemment sa jalousie à l'égard d'un autre enfant qui serait mieux aimé par la mère, justifiant ainsi son détachement de cette dernière.

Freud démontre dans ce texte de 1925 la révolte de la petite fille contre l'onanisme phallique par le fait qu'elle est dégoûtée de cette source de plaisir par un facteur parallèle, celui de l'humiliation narcissique qui se rattache à l'envie du pénis et qui évince, de ce fait, toute concurrence possible sur ce point avec le garçon.

La reconnaissance de la différence anatomique entre les sexes écarterait donc la petite fille de la masculinité, ce qui l'orienterait vers la voie de la féminité. Pour Freud, les conséquences de ces positions subjectives sont manifestes dans l'abord de la sexualité et dans la manière d'établir une relation amoureuse. Ainsi, l'impuissance psychique chez l'homme trouverait son origine dans sa crainte de la castration et pour une femme la frigidité correspondrait à un refus de sa castration.

De même, ce qui apparaît remarquable dans ces textes de Freud, c'est sa précision. Ainsi, il avait déjà noté que, pour une femme, c'est la perte d'amour qui prenait valeur d'angoisse de castration, à défaut d'une représentation symbolique de son identification sexuelle ; une femme trouve à s'identifier dans l'amour de son partenaire : elle est pour lui le phallus qui lui manque, et son amour à lui devient le support du réel de sa castration, ce qui la rend supportable.

20. *Ibid.*, p. 127-128.

En 1937, dans son texte testamentaire « Analyse finie et analyse infinie », Freud fait de l'envie du pénis une butée infranchissable de l'analyse des femmes. Ainsi, il écrit : chez les femmes, c'est « l'envie du pénis – l'aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin –, pour l'homme la rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme <sup>21</sup> ».

Freud remarque un peu plus tard que la notion de « refus de la féminité » aurait été dans les deux cas de figure plus exacte, ainsi nomme-t-il cette butée « le roc de la castration ». Il explique que les deux thèmes : envie du pénis et protestation virile sont liés à la différence des sexes, qu'il y a des correspondances évidentes. Il écrit : « Quelque chose qui est commun aux deux sexes, a été forcé, par la différence des sexes, à se mouler dans l'une et l'autre formes d'expression. »

La fonction phallique constitue donc l'épreuve ultime d'une analyse comme celle du savoir du sujet sur la castration et ne peut en aucun cas tenir la même place dans les deux sexes.

Lacan, dans son séminaire *La Relation d'objet*, en 1956, reprend cela en écrivant : « Toute la dialectique d'une analyse, tourne autour d'un objet majeur, qui est le phallus <sup>22</sup>. » Ainsi, il aura le mérite d'articuler les théories de Freud et d'en contourner l'infranchissable, ce roc de la castration, en positivant le manque féminin.

### **La démonstration de Lacan**

Avec Lacan, le pénis change de fonction en prenant une valeur signifiante pour les deux sexes et devient le phallus symbolique, comme signifiant du manque, en tant qu'il ne dit rien de ce manque. De ce fait, au-delà de la différence sexuelle, il se prête à représenter le manque à être que le langage génère pour tout sujet et rétablit ainsi la parité dans le manque <sup>23</sup>.

Lacan, dans « La signification du phallus », en 1958, écrit : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos

21. S. Freud, « Analyse finie et analyse infinie » (1937), dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 266.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 30.

23. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 33.

se conjoint à l'avènement du désir <sup>24</sup> », et il ajoute : « On peut dire que ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral [...]. On peut dire aussi qu'il est par sa turbidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération. »

Si Freud avançait avec « l'avoir ou pas », Lacan distingue l'avoir de l'être... le phallus, ce qui était inenvisageable chez Freud : soit on l'avait, soit on était châtré et on le récupérait en ayant un enfant de celui qui l'avait... La médiation par le partenaire était incontournable.

Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan précise : « C'est l'absence du pénis qui la fait phallus, objet du désir <sup>25</sup>. » Il positive le manque phallique de la femme en un bénéfice d'être le phallus, soit ce qui manque à l'Autre. Dans le rapport sexué, elle devient objet de désir en tant qu'être le phallus. Ainsi, dans l'amour, une femme devient ce qu'elle n'a pas, puisque grâce au désir du partenaire, « le tenant du désir », le manque se convertit en un effet d'être qui le compense.

Lacan dira : « C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée », et il ajoute : « Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour <sup>26</sup>. » Autrement dit, dans le corps à corps sexuel, le désir de l'homme signifié par son érection est la condition nécessaire qui le met en position « maîtresse » face à sa partenaire, qui ne peut s'inscrire dans cette relation sexuelle qu'en place d'objet de ce désir. La femme emprunte le brillant phallique pour être l'objet agalmatique de son partenaire, en suscitant son désir, d'où cette désignation, « les appelants du sexe », comme le dit Lacan.

Dans le discours, on transmet ce qui se dit de la femme, mais ce qui se dit s'énonce davantage de ses semblants que de son être propre, qui, lui, reste forclos du point de vue de l'Autre.

Dans *Un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan nous éclaire : « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un

24. J. Lacan, « La signification du phallus », *op. cit.*, p. 692.

25. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 825.

26. J. Lacan, « La signification du phallus », *op. cit.*, p. 694.

semblant <sup>27</sup>. » « Il est certain que le comportement sexuel humain trouve référence aisément dans cette parade telle qu'elle est définie au niveau animal » ; il consiste dans un certain maintien de ce semblant animal, mais ce qui le différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours. Si le semblant va jusqu'à l'acte de copulation, il arrive qu'aux limites du discours, qu'il s'efforce de faire tenir, un homme viole une femme ; c'est un passage à l'acte où le symbolique ne couvre plus le réel, ce réel qui échappe au discours.

Mais lorsque les semblants fonctionnent, d'un côté nous avons la mascarade féminine et de l'autre la parade virile, il suffit de penser aux militaires à défaut du paon qui nous ravit avec sa roue devant sa femelle. À ce jeu phallique, chaque partenaire répond à cette contrainte d'en passer par le « paraître » ; « faire l'homme » consiste à protéger son avoir, « faire la femme » à en masquer le manque, par les artifices et les accessoires féminins, d'où l'intérêt pour la mode et une plus grande prégnance de la mascarade féminine, qui peut aller jusqu'à l'abnégation de son être (anorexie des mannequins). Lacan parlait de la *Verwerfung* de l'être de la femme.

Aucune symétrie entre les sexes, y compris dans les semblants, que Lacan désigne d'abord par le paraître ; dès son congrès sur la sexualité féminine en 1960, il énonce qu'« images et symboles chez la femme ne sauraient être isolés des images et des symboles de la femme <sup>28</sup> », donc du discours sur la femme, dont l'être reste forclos. On comprend dès lors qu'il puisse affirmer en 1971 : « La femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant », avec les retombées cliniques que cela peut impliquer, y compris au niveau de la position de l'analyste dans le transfert.

Colette Soler souligne que si l'homme fait le paon avec ses plumes, une femme serait plutôt caméléon... Elle n'est le phallus que dans sa relation à l'homme, toujours pour un autre et non pour soi, ce que Freud avait déjà bien souligné, en précisant qu'il s'agissait de son partenaire.

Distinguons alors la position hystérique de la position féminine ; ainsi, vouloir être le phallus exclut de s'identifier à l'objet de

27. J. Lacan, *Le Séminaire, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 34.

28. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 728.

jouissance *a*, position nécessaire pour qu'il y ait relation sexuelle et dont l'hystérique n'est pas si dupe.

Mais la quête du phallus est une quête sans fin, voire illusoire, mais non moins nécessaire, car le phallus reste voilé, c'est un signifiant qui ne dit rien au sujet, qui signifie même l'absence, la castration, et qui met chaque sujet aux prises avec les conditions de son désir, qu'il lui reste à découvrir dans la contingence de la rencontre amoureuse. Dans *Encore*, on lit : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients <sup>29</sup> ». Lacan insiste sur la notion de reconnaissance entre deux sujets dans le choix de l'amour. Une reconnaissance à la fois instantanée et énigmatique entre deux sujets de la manière dont ils répondent ou dont ils sont affectés par l'inconscient dans leur destin de *parlêtre* et qui n'a strictement rien à voir avec la jouissance, qui ne fait pas rapport sexuel. C'est un amour qui sait que le réel de la pulsion ment au partenaire et qu'il faut bien du courage pour affronter cette impasse. On pourrait avancer que la contingence de la rencontre s'établit sur la reconnaissance obscure de cette « mêmeté » face au réel du non-rapport sexuel.

Pour terminer, notons que, si Freud parlait de ravalement de la vie amoureuse à une époque où les femmes restaient confinées au sein du foyer, nous assistons à ce ravalement de l'amour qui implique ces confusions entre désir et jouissance, entre réel et imaginaire dans les jeux vidéo, les films X, etc., dans notre monde contemporain.

Colette Soler le soulignait ainsi lors des journées nationales intitulées « Clinique de la vie amoureuse » à Toulouse en 2003 : « Il ne serait pas excessif de parler d'un ravalement généralisé, car l'émancipation des pulsions a pour corrélat l'éclipse de l'amour. Celle-ci n'est pas due à la psychanalyse, plutôt à ce que nous appelons la chute des idéaux et des semblants sans lesquels l'amour ne se soutient pas. La fin de l'amour : que devient l'amour dans le régime généralisé du plus de jouir <sup>30</sup> ? »

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

30. C. Soler, « Subversion sexuelle », dans *Actes des journées de juillet 2003*, Paris, Éditions des Forums du Champ lacanien, p. 62.